

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XVI

Québec, 5 septembre 1903

No 3

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 33. — Les Quarante-Heures de la semaine, 33. — N. S. P. le Pape Pie X, 34. — Chronique diocésaine, 37. — A travers le recensement, 38. — Visites pastorales de Mgr Plessis, 42. — La France actuelle jugée par les Peaux-Rouges, 46. — Société d'une messe, 47. — Bibliographie, 47.

Calendrier

6	DIM.	vr	XIV apr. Pent. et 2 Sept. <i>Kyr.</i> du dim. Vêp. de ce dim. Suff. <i>A la basilique</i> , r. Oct. des SS. Reliques. <i>Kyr.</i> des dbls. II Vêp. mém. du dim.
7	Lundi	†vr	De la férie
8	Mardi	b	Nativité de la Ste Vierge. 2 cl. avec octave.
9	Mercredi	b	St Pierre Claver, confesseur. (Messe <i>Satiavit</i> , au lieu de <i>Os justi</i>)
10	Jendredi	b	St Nicolas de Tolentino, confesseur. [indiqué dans l'ORDO].
11	Vendredi	b†) De l'octave.
12	Samedi	†b	

Les Quarante-Heures de la semaine

6 septembre, Saint-Sauveur. — 7, N.-D de Montauban. — 8, Saint-Elzéar. — 9, Sainte-Claire. — 10, Saint-Philippe de Néri. — 11, Saint-François du Sud.

N. S. P le Pape Pie X



Nous n'avons donné à peu près aucun détail ni sur le dernier Conclave, ni sur le couronnement du nouveau Pape. Les journaux canadiens ont en effet publié des colonnes et des colonnes sur ces sujets, et nos lecteurs ont appris ainsi tout ce qu'il fallait.—et même davantage : car le télégraphe a maintes fois dépassé les bornes de l'exactitude.

Il sera intéressant, croyons-nous, de reproduire ici quelques appréciations des journaux de l'Europe, afin de mieux connaître, et par conséquent de mieux aimer le nouveau Pontife : car, vraiment, il semble que plus on le connaît, même de loin, plus on est porté à le vénérer et à l'aimer.

On écrit de Rome au *Courrier de Bruxelles* :

L'enthousiasme est général dans Rome, et la presse de tous les partis est unanime à reconnaître les vertus et les qualités du nouveau Pape.

On lui sait un gré infini d'avoir pris le nom de Pie X. Ce nom de Pie est doux aux lèvres des Romains. Cela suffit presque pour rendre populaire l'élu du 4 août.

Ami intime du cardinal Parocchi, ayant la même manière de voir, il nous présage un Pontificat de recueillement, de progrès intérieur dans l'Eglise.

Même physiquement, il a tout ce qu'il faut pour attirer les plus vives sympathies. C'est le mieux doué au point de vue de la physionomie de tous les membres du Sacré-Collège. Il a les traits réguliers et une expression de bonté, de simplicité et en même temps de dignité qui rappelle Pie IX ; de taille moyenne, bien proportionné, d'une belle prestance, avec un air de santé et presque de jeunesse, malgré ses soixante-huit ans, il plaît dès l'abord.



Tous ceux (dit la *Semaine Religieuse* de Cambrai) qui ont approché Sa Sainteté Pie X, s'accordent à noter son humilité, sa simplicité et son affabilité.

Un journaliste, député au Parlement italien, M. Perruccio Macola, apprécie ainsi le caractère et l'esprit du nouveau Pape.

« Cette sérénité d'âme, cette mesure dans le jugement, cet équilibre d'esprit n'est pas d'un homme vulgaire. Il portera dans son auguste mission ce tact et ce jugement qui l'ont fait

tant estimer, tant aimer, tant apprécier dans la direction des diocèses qui lui ont été confiés.

« On se tromperait donc si l'on croyait que son admirable bonté et douceur de caractère ou son manque d'expérience dans l'art de la diplomatie et le gouvernement supérieur de l'Eglise, peuvent faire de lui un docile instrument dans les mains d'autrui. Dans son jugement droit et tranquille, le nouveau Pape saura découvrir des hommes et ouvrir des voies. . . »

Nous retrouvons ces mêmes traits dans une lettre écrite au correspondant romain de la *Nouvelle Presse libre* :

« Sarto ne suscitera pas de déceptions et tiendra beaucoup plus qu'il ne paraît promettre aujourd'hui. Ce qui est caractéristique en lui, c'est une façon de penser et d'agir ouverte, naturelle et simple. De longues années de ministère pastoral ont pleinement mûri en lui la connaissance des choses humaines, et la modération, la prudence, la réflexion sont devenues en lui une seconde nature. Il a un œil et un cœur ouverts pour la vie et les souffrances des hommes, un sens vif de tout ce qui est bon et beau.

« En matière sociale il s'est acquis par l'organisation à Venise de caisses de prêt et d'épargne pour les ouvriers un si bon renom que, lors du dernier Congrès pour les études sociales à Padoue, il fut nommé président d'honneur. . . »

« On ne dira jamais de lui : « Il a fait ceci pour plaire à la France, cela pour plaire à l'Allemagne. » A cet égard il saura éviter jusqu'à l'apparence de partialité politique ; on peut en être sûr. Ce sera un doux, un bienfaisant Pontife. »

Mgr Van den Brauden de Reeth, archevêque d'Erythrée, a eu de fréquents rapports avec le cardinal Sarto. Interrogé à Bruxelles par un rédacteur du *Courrier de Bruxelles* si Pie X savait le français, il répondit :

« J'ai pu en juger tout à l'aise chez Mgr de Necker. Le patriarche de Venise comprend à merveille le français. Il le lit très couramment ; seulement, il ne le parle pas. Il lui manque l'usage ; cela viendra, vous verrez. Il en sera de lui, sous ce rapport, comme de Léon XIII.

« — Léon XIII prit-il, étant pape, des leçons de français ?

« — Parfaitement. J'ai même eu l'honneur très grand d'être son professeur, ou plutôt un de ses professeurs. Il fit des

progrès remarquables, jusqu'à parler notre langue à la perfection. Il eut toujours des difficultés de prononcer les *u*. Il a dit longtemps : j'ai *vou*, pour j'ai *vu*. Il parlait lentement, le mot se montrant parfois réfractaire ; mais il parlait bien. »

M. Jean Carrière écrit dans le Soleil [de Paris] :

A Venise, il était mieux que l'idole du peuple : il en était la providence et l'ami. Le clergé l'estimait pour sa science et son esprit de justice ; le peuple l'acclamait pour sa simplicité et sa bonté.

Une après-midi, à Venise, par un beau soir de pourpre et d'ocre, tandis que le soleil déclinant faisait miroiter les dômes et les campaniles, je descendais au silence des rames, vers l'entrée du Grand Canal, où les rouges maisons tremblaient dans l'eau lamée d'argent sombre. Une infinie douceur tombait du ciel en fête et la Reine des eaux, dans l'allégresse de l'azur et de l'or, semblait reprendre toute son antique gloire.

Tout d'un coup, mes deux gondoliers indolents qui ramaient comme en un rêve, jouissant, ainsi que moi, de l'heure délicieuse, se redressèrent, le buste portant beau, la tête droite ; ils obliquèrent sur la gauche, se dirigeant vers une gondole qui arrivait en sens inverse. Des deux côtés du canal, sur les barques au repos, la foule saluait, respectueuse ; et dès que la gondole arriva à quelques mètres de nous, mes deux gondoliers arrêtèrent le mouvement des rames, laissèrent glisser l'embarcation, et mirent chapeau bas.

— Qui c'est-il ? demandai-je.

Et ils me répondirent, familièrement, dans le dialecte de Venise.

— « Il nostro sior Beppo ! »

Mais avant qu'ils m'aient donné des explications, la gondole passait, et j'y voyais plusieurs prêtres, dont un très beau, à la tête claire et bonne, dont la soutane avait des liserés rouges, et qui répondit à notre salut en accompagnant son gracieux coup de chapeau d'un bon sourire qui illuminait sa face rasée. Je me retournai, mais déjà la gondole filait vers le port, et le soleil, dans son sillage, faisait miroiter des serpents lumineux.

Les gondoliers de Venise sont de véritables « ciceroni, » Je les interrogeai sur le patriarche Giuseppe, car j'avais été frappé

de la familiarité respectueuse avec laquelle ils l'appelaient « il sior Beppo. » Alors ils me parlèrent de lui comme leurs aïeux, jadis, avaient dû parler d'Antonio Venier ou de Léonard Lorédan. Ils en étaient à la fois fiers comme d'un grand prince et contents comme d'un père indulgent. Ils ne tarissaient pas sur sa bonté et son affabilité et ils vantaient son esprit de justice.

J'appris ainsi que le Patriarche de Venise s'en allait seul, en soutane noire, dans les petits magasins, à clientèle rare, dès qu'il savait menaçante la faillite, et non seulement achetait une foule d'objets inutiles pour lui, mais encore, aumône plus délicate, il prodiguait des éloges sur la valeur des objets vendus, félicitait l'habileté et l'originalité des petits artisans, et leur laissait ainsi, avec un peu d'argent, ce bien plus précieux qui était le contentement d'eux-mêmes.

Certes, en soi, cette charité n'avait rien de rare ; mais la « manière » prouvait un cœur délicat et noble. Le patriarche aurait pu très bien charger ses vicaires de répandre ses bienfaits. Il préférait « opérer lui-même. » Et c'est ainsi qu'il connaissait bien le peuple de Venise et s'en faisait adorer.

Au surplus, cette popularité de Sarto s'est manifestée hautement le jour où le patriarche est parti pour Rome. Sa gondole cardinalice dut descendre le Grand Canal pour se rendre à la station située à l'extrémité de la ville. La foule, peu à peu, s'amassa sur les ponts et sur les quais, car à Venise, dans la lenteur majestueuse du canal, on ne peut dissimuler son départ comme dans les rues d'une ville ordinaire. Dès qu'il eut passé le Rialto, il y avait, derrière la barque patriarcale, une flottille de gondoles. Le peuple de la mer suivait son pasteur. Et les ovations retentissaient, de plus en plus enthousiastes et et tout Venise criait : « Vive le Pape ! »

Chronique diocésaine

QUÉBEC

— Par décision de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, ont été nommés :

M. l'abbé F. Dupuis, chapelain du couvent de Jésus-Marie, Sillery ;

M. l'abbé L. Garon, chapelain de l'Hospice Saint-Joseph de la Délivrance, Lévis ;

M. l'abbé J.-H. Fréchette a été nommé curé de Sainte-Claire.

M. l'abbé J. Kérouac a été nommé curé de Saint-Malachie ;

M. l'abbé Ls Dion, curé de Stadacona.

— Mardi matin, Monseigneur l'Archevêque a présidé aux funérailles de feu l'abbé W. Couture, curé de Sainte-Claire, dont la mort si soudaine a vivement impressionné ses confrères et ses paroissiens. M. l'abbé Couture était l'un des compagnons de classe de Sa Grandeur. M. l'abbé Côté, curé de Sainte-Croix, a prononcé l'oraison funèbre. Soixante prêtres et un grand nombre de fidèles ont assisté à ces funérailles.

A TRAVERS LE RECENSEMENT

II

Les groupes canadiens-français, anglais et irlandais

Un grand journal publié à Londres, appréciant le dernier dénombrement de la population au Canada, en tire d'étranges conclusions. Il constate que seule la population anglaise a suivi un mouvement progressif dans le pays, et ce qui met le comble à son bonheur, c'est que cette progression est surtout manifeste dans la province de Québec !

Au risque de jeter un peu de froid sur cette allégresse toute britannique, je dois dire que les chiffres officiels ne correspondent nullement aux prétentions émises. Ouvrons pour l'instant les feuilles du recensement des trente dernières années. Le lecteur pourra faire lui-même la comparaison.

Année 1871

Population canadienne-française	929,817	âmes.
“ anglaise	119,280	“
“ irlandaise	123,478	“

Année 1861

Canadiens-français	1,073,860	“
“ anglais	136,438	“
“ irlandais	123,749	“

Année 1891 (1)

Canadiens-français	1,186,346	âmes.
“ anglais	167,547	“
“ irlandais	105,363	“

Année 1901

Canadiens-français	1,322,115	“
“ anglais	174,778	“
“ irlandais	114,842	“

Voilà certes des chiffres qui ont leur éloquence. Ils démontrent tout d'abord que la progression de l'élément canadien-français a été tout près de quatorze pour cent, pour l'année 1881 et de dix et un tiers pour cent pour l'année 1901 comparée avec la décade de 1891.

D'autre part, la population anglaise dans notre province a augmenté de douze et demi pour cent de 1871 à 1881, mais cette augmentation n'a été que de quatre et demi pour cent dans la période décennale de 1891 à 1901.

Quant à l'élément irlandais, il a subi depuis trente ans une diminution presque constante.

* * *

Pour particulariser encore davantage, prenons comme terme de comparaison les deux plus grandes villes de la province : — Montréal et Québec.

On va constater par les tableaux du recensement que la population anglaise de la ville de Québec diminue en nombre tous les dix ans et que l'élément irlandais est lui-même constamment en baisse.

A Montréal, la situation est un peu différente. L'élément irlandais et anglais se faisait équilibre dans les deux premières décades, mais en 1901, la population anglaise accuse une prépondérance marquée sur les fils de la Verte-Erin. Voici, au reste, les chiffres :

(1) Je dois dire ici que dans le dénombrement de 1891, l'on n'a point dressé de tableaux distincts pour la population anglaise et irlandaise, mais que l'on arrive au chiffre que j'ai indiqué en consultant le tableau affecté aux différents cultes.

1871

	Québec — Montréal.	
Canadiens-français	40,890	56,856
anglais	5,835	22,780
irlandais	12,345	25,386

1881

	Québec — Montréal.	
Canadiens-français	46,444	78,684
anglais	5,120	28,938
irlandais	10,224	28,995

1891 (1)

Canadiens-français	51,213	99,940
Autres nationalités	11,817	82,705

1901

Canadiens-français	57,016	114,245
anglais	4,831	53,585
irlandais	5,980	32,065

* * *

Au point de vue religieux, on peut se rendre compte du mouvement progressif des différents cultes en consultant les tableaux suivants des deux derniers recensements :

Recensement de 1891

Catholiques romains	1,291,709
Anglicans	75,472
Presbytériens	52,659
Méthodistes	39,416
Baptistes	6,854

(1) Ce dénombrement est moins précis que les recensement antérieurs. On n'a pas fait en effet de subdivisions pour les différentes nationalités, sauf pour l'élément canadien-français. Il en résulte que sous cette rubrique de « autres nationalités » il faut ranger non-seulement les Anglais et les Irlandais, mais aussi les Allemands, les Italiens et toutes les autres races qui ont des représentants à Québec et à Montréal.

Congrégationalistes	4,296
Juifs	2,703
Adventistes	3,364
Armée du Salut	297

Nous laissons de côté les sectes qui ne recrutent chacune dans notre Province que quelques centaines d'adhérents et qui sont conséquemment quantité négligeable.

Recensement de 1901

Catholiques romains	1,429,260
Anglicans	81,563
Presbytériens	58,013
Méthodistes	42,014
Baptistes	8,393
Juifs	7,498
Congrégationalistes	5,173
Adventistes	3,078
Armée du Salut	292

Il ressort de cette énumération de source officielle que les catholiques de la province de Québec ont augmenté de 137,551 âmes durant la dernière décade, et que les protestants anglais ont un excédant de 16,719 adhérents sur 1891.

Un fait particulier qui se dégage des quatre derniers dénombrements, c'est l'accroissement constant de la population juive dans notre belle Province.

Il y a trente ans nous ne comptons dans tout le pays que 71 Juifs. En 1881, ils atteignaient le chiffre de 330, et voici qu'en 1901 nous les retrouvons chez nous au nombre de sept mille cinq cents.

Il est bon de pratiquer l'hospitalité, mais il semble que nous ouvrons les portes un peu grandes à un peuple souverainement exploiteur et dont la présence au milieu de nous ne peut que provoquer des embarras.

Pour nous garer contre le péril jaune nous avons inventé une taxe de \$ 500.00, que doit payer chaque Chinois qui descend sur nos rives, et l'expérience a démontré que cet impôt constituait le plus efficace des talismans.

Dans notre humble opinion, l'invasion de la juiverie est un péril autrement plus redoutable que l'invasion mongole, et ce serait faire preuve de prévoyance et de sagesse que d'exhausser la barrière par laquelle s'introduisent discrètement, mais en phalanges compactes, ces fils d'Israël, épaves repoussées de tous les rivages.

Le Juif ici, comme partout ailleurs, garde ses préférences pour les villes. En ces dernières années surtout, c'est la grande ville de Montréal qui est devenue son principal centre d'action. En 1901 Montréal donnait asile à 6,597 Israélites, Maisonneuve à 156, Hochelaga à 108, Sherbrooke à 66 et Terrebonne à 21, etc.

Dans la ville de Québec, où nous ne comptons il y a dix ans à peine qu'une quarantaine d'Israélites, la race juive s'est sensiblement accrue. Elle comprend 265 sujets, cantonnés pour la plupart dans notre grand faubourg de Saint-Roch.

EUG. ROUILLARD.

VISITES PASTORALES DE MGR PLESSIS

JOURNAL DE LA MISSION DE 1815

— o —

CHAPITRE DEUXIEME

(Suite.)

Quelques familles irlandaises, au nombre de 9 à 10, répandues autour du havre, où elles se sont établies, peu d'années après la reddition de cette place, sont tout ce que l'on y trouve présentement. Un seul d'entre eux, Peter Kennedy, a construit sa maison sur un coin de la ville proprement dite. La grève en cet endroit est couverte d'une vingtaine de pièces d'artillerie de fer enclouées.

19 juin. Les plus riches habitants de l'isle viennent, de temps à autre et suivant leur besoin, fouiller dans les ruines de Louisbourg, pour en tirer des briques d'une excellente qualité dont ils se servent pour construire des cheminées. Mais nul ne semble faire cas ni vouloir tirer partie d'une pierre excellente de couleur noire et d'un grain extrêmement serré, dont on trouve sur le lieu peut-être plus de 300 toises toutes prêtes

à employer, et qui, dans le dernier siège, furent détachées d'un rocher qui en donnerait bien encore dix fois autant, s'il était exploité. On ne saurait dire si les Français avaient entrepris de morceler ce rocher dans le dessein d'en employer les pierres à quelque fortification, ou pour ôter aux assiégeants un moyen de s'approcher de la place dont il est à quelque distance.

Après avoir visité avec un sentiment de douleur tout ce que les restes de Louisbourg pouvaient présenter d'intéressant à une curiosité raisonnable, l'évêque et ses compagnons se mirent à genoux, récitèrent le *De Profundis* pour les fidèles morts en cette ville, et ne songèrent plus qu'à regagner leur goélette, dès le soir même. Peter Kenney les y suivit, demandant en son nom et en celui des autres habitants catholiques la messe le lendemain. Mais comme ce n'était pas un dimanche, et que le prélat voulait avancer son voyage, ils reçurent pour réponse qu'ils n'auraient de messe qu'autant que le vent debout empêcherait de partir, le lendemain matin ; mais qu'ils ne devaient pas y compter dans le cas contraire. Ce fut ce qui arriva ; le vent s'éleva, dans la nuit, du bon côté. On appareilla dès 5 heures du matin et l'on sortit du havre avec l'espoir de la plus belle journée de marche. Le grand et le petit Laurenbec, la Ba-leine et le Portenave furent passés avec célérité. Mais aux approches de l'Isle de Scatari, un calme presque complet ralentit considérablement la marche, et donna aux voyageurs tout le loisir d'admirer la patience et l'industrie d'une foule de pêcheurs de morue, presque au milieu des affreux brisants qui bordent cette côte du Cap-Breton, et y font entendre leurs mugissements et jaillir leurs bouillons de la manière la plus imposante. Eh bien ! vous voyez des chaloupes pécheuses de 18 à 20 tonneaux, quelquefois même des berges, passer la journée dans ce dangereux et déplaisant voisinage, et dans l'espoir d'un petit gain, danser du matin au soir au gré de ces flots indomptés, qui les font disparaître dix fois dans une heure et semblent toujours prêts à les engloutir.

Une journée qui s'était si bien annoncée se réduisit à 6 lieues de bonne route ; car un gros vent du nord s'étant élevé dans le cours de l'après-midi, capitaine Forêt jugea prudent de revenir un peu sur ses pas pour entrer à Ménadou, (Main-à-Dieu)

ce qu'il ne put exécuter qu'au moyen de plusieurs bordées, pour se garantir des cailloux dont cet endroit est parsemé.

Le 20 juin. La baie de Ménadou est assez semblable pour la forme à celle de Louisbourg, ayant beaucoup d'étendue sur la largeur et très peu en profondeur. Mais il s'en faut que le mouillage y soit aussi bon. La partie ouest de cette baie est fort exposée au vent du large, de sorte que l'on est obligé, pour y trouver un abri, de gagner la partie est, où se trouve un très petit havre dans lequel les gros vaisseaux ne sauraient entrer, parce que l'eau y est trop basse. Ce n'est même qu'avec peine et jamais sans courir risque d'échouer, que les grosses goélettes peuvent y trouver place. La nôtre s'y logea assez difficilement vers les 7 heures du soir, et aussitôt les ecclésiastiques qui accompagnaient l'évêque descendirent tous quatre à terre pour reconnaître les habitants ; car ce petit havre est bordé d'une vingtaine d'habitations dont 12 sont catholiques, la plupart fils ou gendres de Daniel Burke, patriarche du lieu. Il fut convenu avec eux qu'on leur accorderait une petite mission, si le vent permettait au capitaine Forêt d'y faire quelque séjour.

21. Le lendemain qui était le mercredi, on débarqua de bon matin. Il s'agissait de trouver un édifice qui pût être momentanément converti en chapelle. Le choix se fixa sur une maison de pieux debout appartenant à un catholique absent, dont la femme protestante donna la clef de bonne grâce. Cette maison n'avait pas encore été occupée, n'était pas même finie, n'ayant ni plancher de haut, ni lambris ni même de mousse entre les pieux, qui est la manière ordinaire dont on calfate dans tout ce pays. Il s'agissait de la mettre à l'abri du vent qui soufflait très fort. On l'entoura donc, comme l'on put, de voiles de chaloupes, saisies avec des clous, qui n'empêchèrent pas le vent d'y pénétrer d'une manière inquiétante pour les saints mystères. Cependant la chapelle portative y fut bientôt dressée. Les catholiques s'y rendirent, on y célébra trois messes ce jour-là et autant le lendemain. Catéchismes, prédication anglaise, confessions, baptêmes, confirmation d'une personne, communion de trois ou quatre, tout cela s'y fit. Les ouvriers évangéliques déjeunaient à terre et retournaient dîner à bord, où ils avaient leurs provisions mieux conditionnées qu'ils n'auraient pu trouver chez des pauvres pêcheurs irlan-

dais. Car ici, comme partout ailleurs, c'est toujours au préjudice de la culture que l'on s'attache à la pêche. S'il y a un lieu où l'on soit encouragé à le faire, il faut avouer que c'est à Ménadou, puisqu'outre la morue et le maquereau, que l'on y prend en abondance, il y a aussi une pêche de chien de mer qui s'y fait en automne avec beaucoup de succès. Le chien de mer est un poisson semblable au saumon par la couleur de sa peau, mais plus court et moins large ; il n'a de remarquable qu'une griffe qui lui sort du milieu du dos et dont on se sert pour brunir l'or appliqué à la détrempe. Sa peau rude est aussi employée à polir le bois des sculpteurs et des menuisiers. On ne tire aucun parti de sa chair, mais l'huile qu'il rend est très recherchée.

22 juin. Nonobstant cette abondance de poissons, les habitants de Ménadou sont pauvres, si on les juge d'après leur ameublement et l'état de leurs maisons. Ils ne font l'hiver aucun usage de poêles. Leurs cheminées ne sont autre chose qu'un mur de 4 à 5 pieds de large, élevé de 10 ou 12, à l'une des extrémités de la maison. Au-devant de ce mur est une espèce de dais en bois qui sert à conduire, tantôt jusqu'au plancher de haut, tantôt jusqu'au toit, la fumée produite par un feu qui s'entretient sur un méchant âtre ménagé au-devant du mur. Cette ouverture très large sert moins encore à élever la fumée qu'à attirer le froid dans la maison, où il pénètre déjà, ainsi que la neige, par les espaces mal calfatés qui se trouvent entre les pièces ou les pieux dont l'habitation est composée.

Le prélat, en signe de considération pour le catholique le plus instruit de l'endroit (Walter Burke), ayant été déjeuner chez lui, avec MM. Lejantel et Gaulin, y trouva beaucoup d'honnêteté, mais une table à peine assez grande pour contenir leurs trois tasses, une seule cuiller à thé, et deux petits bancs pour former trois sièges. La famille, rangée autour de l'appartement avec beaucoup de respect, était assise sur de méchants coffres d'où l'on avait tiré le pain, le beurre et la vaisselle, mêlés avec les hardes de la femme et des enfants. Le beau-frère, Thomas Nerle, avait été appelé pour tenir conversation avec les hôtes, et il faut avouer qu'il ne s'en tirait pas mal. Ce Thomas Nerle étant un de ceux qui montraient le plus de zèle pour la religion, l'évêque choisit un endroit de sa terre pour y faire planter

une croix de 25 pieds de haut, comme un monument de la première visite d'un évêque dans ce lieu écarté. M. Gaulin, chargé de bénir cette croix, en prit occasion d'adresser aux habitants réunis sur la place un petit discours en leur langue, adapté à la circonstance, qui fut écouté avec beaucoup d'attention et de respect. C'était le jeudi vers midi. Le vent devenait bon ; capitaine Forêt pressait l'embarquement, et ne consentit qu'avec peine à ce que l'on prit le temps nécessaire pour réhabiliter deux mariages irrégulièrement contractés. Enfin les missionnaires s'éloignèrent de Menadou, édifiés des traces de religion qu'ils y avaient trouvées, et persuadés que cette petite chrétienté pouvait devenir excellente, si elle était cultivée. C'est à quoi l'évêque de Québec a pourvu dès cette campagne, en commissionnant un prêtre pour la visiter désormais tous les ans, en obtenant du gouvernement deux cents acres de terre au profit de la chapelle à venir, et du missionnaire qui y serait établi par la suite.

La Lively remit à la voile entre trois à quatre heures de l'après-midi et fit une assez bonne route, quoique désagréable par la pluie et ensuite par le calme. Cependant il y avait déjà onze lieues de faites avant la fin du jour. La baie de Miray, le Cap Mordienne, Cow-Bay, Flint Island ou Pierre-à-Fusil (petite isle ou rocher qui n'a de remarquable que d'avoir été graduellement divisée en deux par l'eau de la mer) et Indian Bay, nommée l'Indienne par les français, avaient successivement disparu. La nuit nous surprit à la Pointe-Basse. C'est l'entrée du havre de Sidney, autrefois nommé par les Anglais Spanish Harbour, et par les Français, l'Espagnole. Or l'Espagnole, l'Indienne et Menadou, auxquels il faut ajouter la Baie Sainte-Anne et Néganish, deux postes situés au nord et à une distance assez considérable des trois premiers, étaient avec Louisbourg les seuls établissements que les Français eussent dans l'Isle du Cap-Breton, avant sa conquête. Il y en avait un autre à Saint-Pierre dont il sera parlé en son lieu. (*A suivre.*)

La France actuelle jugée par les Peaux-Rouges

Combes dégôte les sauvages eux-mêmes, (disait la *Libre Parole* du 12 août.) Qu'on en juge :

Les Indiens Sioux et Chippewas réunis le 17 juin dernier, à White-Earth (Terre-Blanche) aux sources du Mississipi dans le Minnesota, votèrent différentes résolutions, et notamment celle-ci que relève la Gazette populaire de Cologne (*Kölnische Volkszeitung*) dans un de ses derniers numéros :

« Nos cœurs sont attristés ; car on nous dit que les *Vêtements noirs* de la terre française sont maltraités et chassés de leurs tentes par des hommes qui haïssent la religion. Les *Vêtements noirs* de France apportèrent les premiers à nos pères la religion de Jésus-Christ, sauveur du monde. Pour nous, ils supportèrent bien des fatigues et des souffrances, la faim et la soif. Leur conduite était si sainte et leurs enseignements si sages que la religion catholique s'appelle encore aujourd'hui dans notre langue Wimi-ti-gothi-ana-Mieursis (la prière française).

« Puisse le Grand-Esprit rendre leurs cœurs aussi vaillants que le furent ceux des *Vêtements noirs* de France qui jadis vinrent à nous ! Nous priérons pour les catholiques de la Terre française, et lorsque les *Vêtements noirs* de France qui sont chassés viendront à nous, nous promettons de les accueillir à bras ouverts. »

Société d'une messe

Le Rév. Mr Wilbrod-Hilaire Couture, curé de Sainte-Claire, décédé le 27 août, était membre de la Congrégation du Petit Séminaire de Québec, et aussi de la Société d'une messe, *section diocésaine*. Les membres de la *section provinciale* lui doivent aussi une messe.

C. A. COLLET, ptre.
Secrétaire.

Bibliographie

(Librairie J.-P. GARNEAU, Québec.)

— *Histoire de la paroisse de l'Ange-Gardien*, par l'abbé

René-E. Casgrain, curé de l'Ange-Gardien. Québec, 1903. Vol. in-12, de 374 pages.

Il y a deux ans, l'auteur voulait bien publier dans la *Semaine religieuse* le premier chapitre de l'ouvrage qu'il avait mis sur le métier. Tout récemment, il livrait au public son livre terminé.

Cette monographie est certainement l'une des plus intéressantes qui aient été publiées dans la Province. Cela tient sans doute au talent de l'auteur, mais aussi au fait que la fondation de l'Ange-Gardien remonte aux premiers temps de la colonie, et que partant son histoire se confond en une certaine mesure avec celle du pays, d'autant plus que sa proximité du siège du gouvernement l'associait davantage aux événements qui s'y passèrent durant plus de deux siècles.

Nous ne saurions en ces quelques lignes donner même un aperçu de tout ce que contiennent les seize chapitres de ce volume. Toutefois nous tenons à signaler l'intérêt que témoigne l'auteur pour la conservation des choses d'autrefois : vieux ornements sacerdotaux, souvent si riches et si beaux encore ; vieux vases sacrés, si riches et si artistement travaillés ; vieux meubles ou vieilles sculptures en bois. Nous souhaitons que ses appels soient entendus, et que de toutes parts on veuille désormais à la conservation de ces sortes de reliques du temps de nos pères. Du reste, M. l'abbé Casgrain est bien tombé, en devenant curé d'une paroisse où l'on possède l'une des églises les plus anciennes de la domination française, et il a mis une véritable passion à la restaurer, comme à sauver de l'oubli ou de la destruction des vases sacrés et autres articles du passé.

Nous souhaitons le meilleur accueil à cet ouvrage, qui sera si apprécié dans toutes nos bibliothèques paroissiales. Puisse aussi l'exemple de l'auteur être suivi largement ; car peu de paroisses encore ont trouvé jusqu'ici leur historien.

Il faut ajouter, en terminant, que M. l'abbé Casgrain a su donner une toilette très soignée à son livre, qui commence par une gravure très bien exécutée, représentant le chœur de l'église de l'Ange-Gardien.
